

et il reporte celle des *Brahmanas* à l'an 1400-1200 avant l'ère chrétienne. Par suite, il est conduit à faire remonter les *Samhitas* jusqu'à 1500 et 2000 ans avant notre ère. Enfin, comme il a essayé de distinguer dans le Rig-Véda des parties plus anciennes les unes que les autres, il fait débiter la poésie védique primitive vers l'an 2400 avant l'ère chrétienne.

M. Martin Haug termine ses considérations générales sur les *Brahmanas* en montrant toute l'importance qu'attachent les théologiens indous à ce qui fait l'objet essentiel de ces ouvrages, au sacrifice. Le sacrifice est regardé dans la dévotion indoue comme le moyen infaillible d'obtenir la puissance sur ce monde-ci et sur l'autre, sur les êtres visibles et invisibles, sur la création entière animée et inanimée. Savoir l'accomplir dans toutes ses règles, c'est se rendre maître de l'univers; car on ne forme pas un souhait, quelque ambitieux qu'il soit, que le sacrifice ne puisse combler à l'instant même. Le sacrifice (*Yadajna*) est un vaste ensemble dont toutes les parties doivent être dans la plus parfaite harmonie; c'est une chaîne où ne doit pas manquer le moindre anneau; c'est un chemin sans cesse ouvert pour monter au ciel. Bien plus, le sacrifice est une sorte de personne, douée des plus admirables vertus, à qui on peut s'adresser comme on le ferait à un être humain. Le sacrifice existe de toute éternité; il procède de l'Être suprême, du père des êtres (*Pradajapati, Brahma*), comme en procède aussi la triple science, la science des hymnes du Rig-Véda, des chants du Sama-Véda, des rites du Yajour-Véda. La création de l'univers n'est que le résultat d'un sacrifice offert par l'Être suprême, le souverain de tout ce qui est. Instituée de tout temps, il est la communication sainte des mortels et des dieux. Immobile, c'est au sacrifice que de le mettre en mouvement, comme s'il s'agissait d'un être animé; il a ses pieds, ses mains, ses yeux, sa tête; et sa forme est parfaite, quand aucune des parties qui le composent n'a été négligée, et qu'elles concordent toutes sans exception dans l'unité systématique que les Richis ont consacrée. Mais si, par hasard, un fil de ce merveilleux tissu vient à se rompre, si quelque détail a été fautive, la valeur du sacrifice entier est compromise. C'est pour éviter ces erreurs funestes que la présence d'un brahmane est indispensable, afin de diriger et de surveiller le tout; si la faute a été commise, il faut la réparer sur-le-champ par une formule propitiatoire. De là la puissance prodigieuse accordée par une superstition aveugle à chacune des paroles prononcées dans le sacrifice par les prêtres. On compte les syllabes brèves ou longues avec une sorte de terreur; car, si l'on se trompe, la conséquence peut être affreuse. La *yayatri*, composée de trois fois huit syllabes, est le plus saint des mètres, c'est celui d'Agni, le dieu du feu, le chapelain des dieux. Le *tristoubh*, composé de quatre fois onze syllabes, est le mètre de la force et du pouvoir royal; c'est le mètre d'Indra, le roi des dieux. Dans les vers récités à l'honneur d'un dieu, il faut que le nom de ce dieu soit prononcé, ou du moins qu'on y fasse allusion. Si par hasard on y prononçait, en outre, le nom d'un autre dieu, tout le sacrifice serait manqué et stérile. Articuler le nom d'Indra dans un hymne à Agni, ce serait tout perdre. Ces soins scrupuleux qu'il est nécessaire de donner aux mots de chaque vers, il faut les étendre aux strophes (*stoma*) que les vers composent en s'unissant les uns aux autres. La strophe, selon le nombre de vers qu'elle renferme, est le symbole d'une divinité spéciale, et non d'une autre. La stance de neuf vers est le symbole de Brahma; celle de quinze vers est le symbole d'Indra.

L'importance du sacrifice, dans la religion brahmanique, nous fait comprendre la haute valeur que les *Brahmanas* ont dû nécessairement acquérir. « Le *Brahmana*, dit très-bien M. Barthélemy Saint-Hilaire, n'est pas précisément une partie du Véda, et il faut toujours le distinguer profondément de la Samhita qui lui a donné naissance. Mais la Samhita elle-même ne serait rien sans le *Brahmana* qui la complète; elle ne serait qu'une œuvre poétique, ce ne serait pas une œuvre religieuse et liturgique. Réduite à elle seule, elle n'en serait pas moins belle; mais elle serait absolument inféconde. Au contraire, le *Brahmana*, qui enseigne à l'employer, lui confère toute sa force et son efficacité infaillible. Grâce à lui, elle participe directement à la vie sociale, et elle joue à la fois les devoirs religieux de chaque jour dans les familles, et les rites plus solennels qui intéressent surtout les guerriers, les rois et les brahmanes. C'est là ce qui a fait, avec le temps, que les *Brahmanas* sont venus se placer auprès de la Samhita, et que, dans la pratique, ils sont devenus plus nécessaires encore qu'elle ne l'était. Nous pouvons sourire à bon droit de toutes les conséquences que le fanatisme attribue au sacrifice; mais c'est que nous n'y croyons pas; quand on y a foi comme le monde indou, et qu'on y rattache tant de promesses et tant de menaces, le sacrifice n'est pas seulement un objet de culte passionné, c'est aussi un objet de terreur; on le redoute autant qu'on le désire, et le *Brahmana*, qui apprend à faire tant de choses pour le bien ou pour le mal, acquiert alors une influence incomparable. On l'attribue, comme la Samhita sacrée, à Brahma lui-même. »

La science européenne n'a pas les mêmes raisons que la dévotion indoue d'accorder une égale valeur et une origine identique aux *Samhitas* et aux *Brahmanas*; elle voit, dans les premières, la floraison brillante d'une poésie et naïve mythologie; dans la seconde, le produit ennuyeux et extravagant d'une superstition développée, organisée, compliquée et desséchée par le travail de la réflexion. On a vu sur ce point le jugement de M. Max Müller; celui de M. Barthélemy Saint-Hilaire n'est pas différent. « Que peut-on tirer de vraiment raisonnable, dit-il, de ce chaos liturgique et de ce mélange à peu près inextricable de matières si hétérogènes, et toutes si stériles? » La dévotion indoue a pu attacher le plus haut prix à toutes ces misères du rituel. La superstition pensait y trouver la satisfaction certaine de tous les désirs de l'homme, l'accomplissement de toutes ses fantaisies. Le sacrifice était une panacée pour tous les maux, une garantie pour tous les biens acquis ou recherchés, une assurance contre toutes les craintes et contre tous les dangers, soit; mais tout ceci ne peut convenir absolument qu'à la foi brahmanique, non pas même telle qu'elle est dans le Véda, mais telle que l'ont faite les convoitises, et de ceux qui dirigent la cérémonie, et de ceux qui la payent en vue du profit supérieur qu'ils espèrent en obtenir. Dans toutes ces innovations d'un culte compliqué jusqu'à en être impraticable, il n'y a jamais qu'une seule pensée, l'intérêt des sacrificateurs : *brahmanes*, *kshatriyas* ou autres. Il n'y a pas une idée un peu élevée, une idée un peu pure. Le côté moral de la religion n'apparaît jamais; et si l'imagination déréglée de ces peuples peut y trouver un élément qui la rassasie, le cœur n'y est jamais pour rien. »

BRAHMANE s. m. (bra-ma-ne — rad. *Brahma*). Prêtre du brahmanisme : Comme autrefois entre les *Guelfes* et les *Gibelins*, une querelle s'éleva entre les *BRAHMANES* et les *kshatriyas*. (Taine.) C'est assez tard après la conquête que les *BRAHMANES* devinrent les directeurs religieux et les maîtres de la société indienne. (Barthélemy Saint-Hilaire.) On disait au XVIII^e siècle, et l'on dit encore quelquefois : *BRACMANE*, *BRACHMANE*, *BRAMINE*, *BRAMÈNE*, *BRAMIN*, *BRAMEN*, *BRAME* et *BRAHME*.

— *Encycl.* Les *brahmanes* ne furent pas inconnus aux Grecs. Cinq siècles avant Jésus-Christ, le père de l'histoire, Hérodote, parle de certains peuples de l'Inde qui ne tuent aucun animal, ne cultivent point la terre et ne vivent que des végétaux que la terre produit d'elle-même. « Il vient, ajoute-t-il, dans leur pays, sans qu'on ait besoin de le semer, une espèce de grain qui ressemble à du millet; et quand ils l'ont recueilli avec sa cosse, ils le font cuire et en font leur unique nourriture. Aussitôt que quelqu'un d'entre eux est devenu infirme, il se retire à l'écart dans un lieu désert, où il demeure tout seul, sans que personne prenne soin de lui, soit qu'il guérisse, soit qu'il meure. » Il n'est pas difficile de reconnaître dans cette coutume de se retirer au désert, dont parle Hérodote, la pratique constante des *brahmanes*, dans les temps anciens, de se livrer vers la fin de leur vie à la contemplation solitaire. Ainsi, pour Hérodote, les *brahmanes* sont un peuple qui ne mange pas d'animaux et se nourrit de riz, et dont les vieillards se retirent dans la solitude. En ces deux traits, d'ailleurs frappants et caractéristiques, se trouve résumée la connaissance vague qu'Hérodote avait de l'Inde brahmanique.

Plus tard, lors de l'expédition d'Alexandre le Grand, les Grecs se trouvèrent en rapport avec les *brahmanes* et purent observer avec étonnement leurs abstinences, leurs mortifications et les pratiques d'un ascétisme très-éloigné des mœurs helléniques. Ils les désignèrent sous le nom de *gymnosophistes* (les sages nus, à cause de la nudité que s'imposaient leurs ascètes). Le nom de *brahmanes* passa d'ailleurs, sans altération, dans la langue grecque sous la double forme de *Brakhmai* et de *Brakhmanai*, le *chi* grec représentant l'aspirée sanscrite *ha*. Nous devons dire en passant que ce *chi* grec, reproduit dans notre français *brachmane*, a longtemps embarrassé et dérouté les étymologistes. D'après un passage que Strabon nous a conservé d'Onésicrite, ce philosophe, député par Alexandre, avait vu quinze *brahmanes* nus, les uns debout, les autres assis, et dans diverses postures, qui restaient toute la journée immobiles, les yeux fixes, exposés aux rayons du soleil. Nous savons par le même Strabon que Mégasthène, qui, trente ans après l'expédition d'Alexandre, pénétra jusqu'à Patalipoutra, la Palibothra des Grecs, à la cour du roi Tchandrâgoutpa, y trouva deux systèmes religieux en présence, celui des *brahmanes* et celui des *garmanes*; ce dernier nom désigne évidemment les religieux bouddhistes, qui s'appelaient eux-mêmes *gramanas* (ascètes). Quelques auteurs anciens, notamment Plin et Diodore, ont, à l'exemple d'Hérodote, pris les *brahmanes* pour un peuple particulier. Ptolémée est aussi tombé dans cette erreur; il les appelle *Brakhmai magoi*, les place au pied d'une montagne nommée Bettigo et leur donne pour capitale une ville nommée *Brachmé*.

Tels sont les maigres renseignements que nous fournit l'antiquité classique sur les *brahmanes*; telle est la chétive tradition qui, avec quelques vagues récits de voyageurs, a dû

suffire à l'Europe jusqu'à l'époque où l'étude de la langue sanscrite et des idiomes de l'Inde, soulevant en partie le voile qui nous dérobaient ce pays, a produit une sorte de renaissance orientale analogue à la renaissance gréco-romaine du XVI^e siècle. Tout ce que nous savons aujourd'hui des religions et des institutions indoues est le fruit de cette étude, qui date du commencement du siècle. On peut se faire une idée de l'ignorance du XVIII^e siècle sur ce sujet en consultant l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. J'ouvre le livre aux articles *BRAMA*, *BRAHMANES* et *BRAMINES*, le premier de l'abbé Mallet; les deux autres de Diderot lui-même, et voici ce que j'apprends :

« **BRAMA**. L'un des principaux dieux du Tonquin, entre la Chine et l'Inde. Il est adoré par les sectateurs de Confucius.

« **BRAHMANES**. Gymnosophistes ou philosophes indiens dont il est souvent parlé chez les anciens. Ils en racontent des choses fort extraordinaires, comme de vivre couchés sur la terre, de se tenir toujours sur un pied, de regarder le soleil d'un œil ferme et immobile, toutes les fois qu'ils y apercevaient une petite flamme bleue. Voilà des extravagances tout à fait incroyables, et si ce fut ainsi que les brahmanes obtinrent le nom de sages, il n'y avait que les peuples qui leur accordèrent ce titre qui fussent plus fous qu'eux. On dit qu'ils vivaient dans les bois, et que les relâchés d'entre eux, ceux qui ne visaient pas à la contemplation de la petite flamme bleue, étudiaient l'astronomie, l'histoire de la nature et la politique, et sortaient quelquefois de leurs déserts pour faire part de leurs contemplations aux princes et aux sujets. Ils veillaient de si bonne heure à l'instruction de leurs disciples, qu'ils envoyaient des directeurs à la mère, sitôt qu'ils apprenaient qu'elle avait conçu; et sa docilité pour leurs leçons était d'un favorable augure pour l'enfant. On demeurait trente-sept ans à leur école sans parler, tousser ni cracher... Quand ils étaient las de vivre, ils se brûlaient, ils dressaient eux-mêmes leur bûcher, l'allumaient de leurs mains et y entraient d'un pas grave et majestueux. Tels étaient ces sages que les philosophes grecs allaient consulter tant de fois; on prétend que c'est d'eux que Pythagore reçut le dogme de la métempsychose. On lit dans Suidas qu'ils furent appelés *brahmanes*, du roi *Brachman*, leur fondateur. Cette secte subsiste encore en Orient sous le nom de *bramines*.

« **BRAMINES**. Secte de philosophes indiens appelés anciennement *brahmanes*. Ce sont des prêtres qui réverent principalement trois choses : le dieu *Fô*, sa loi et les livres qui contiennent leurs constitutions. Ils assurent que le monde n'est qu'une illusion, un songe, un prestige, et que les corps, pour exister véritablement, doivent cesser d'être en eux-mêmes et se confondre avec le néant qui, par sa simplicité, fait la perfection de tous les êtres. Ils font consister la sainteté à ne rien vouloir, à ne rien penser, à ne rien sentir, et à si bien éloigner de son esprit toute idée, même de vertu, que la parfaite quiétude de l'âme n'en soit pas altérée. C'est le profond assoupissement de l'esprit, le calme de toutes les puissances, la suspension absolue des sens, qui fait la perfection. Cet état ressemble si fort au sommeil, qu'il paraît que quelques grains d'opium sanctifieraient un bramine bien plus sûrement que tous ses efforts... Ils se prétendent issus de la tête du dieu *Brama*, dont le cerveau ne fut pas seul fécond; ses pieds, ses mains, ses bras, son estomac, ses cuisses engendrèrent aussi, mais des êtres bien moins nobles que les bramines. Ils ont des livres anciens qu'on appelle sacrés. Ils conservent la langue dans laquelle ces livres ont été écrits. Ils admettent la métempsychose. Ils prétendent que la chaîne des êtres est émanée du sein de Dieu, et y remonte continuellement, comme le fil sort du ventre de l'araignée et y rentre... Ils font circuler les âmes dans différents corps; celle de l'homme doux passe dans le corps d'un pigeon; celle du tyran dans le corps d'un vautour, et ainsi des autres. Ils ont, en conséquence, un extrême respect pour les animaux; ils leur ont établi des hôpitaux; la pitié leur fait racheter les oiseaux que les mahométans prennent... Les extravagances de la philosophie et de la religion des bramines n'ont rien d'étonnant. Tout se tient dans l'entendement humain; l'obscurité d'une idée se répand sur celles qui l'environnent; une erreur jette des ténèbres sur des vérités contiguës; et si l'arrive qu'il y ait dans une société des gens intéressés à former, pour ainsi dire, des centres de ténèbres, bientôt le peuple se trouve plongé dans une nuit profonde. Nous n'avons point ce malheur à craindre; jamais les centres de ténèbres n'ont été plus rares et plus resserrés qu'aujourd'hui; la philosophie s'avance à pas de géant, et la lumière l'accompagne et la suit.

Comme les articles de l'*Encyclopédie*, l'article *BRAHMANES* du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire permet de mesurer le chemin que nous avons fait, depuis l'époque où il a été écrit, dans la connaissance des religions, des philosophies, des races et des langues de l'orient, et d'apprécier ce que doivent les sciences historiques à ces études orientales

qui ont ouvert un champ nouveau à l'érudition, apporté des matériaux nouveaux à la critique, et qui forment, par leur fécondité et leur portée, une des gloires du XIX^e siècle.

« **BRACMANES**, **BRAMES**. Ami lecteur, observez d'abord que le père Thomassin, l'un des plus savants hommes de notre Europe, dérive les *bracmanes* d'un mot juif *barac*, par un *c*, supposé que les Juifs eussent un *c*. Ce *barac* signifiait, dit-il, *s'enfuir*, et les *bracmanes* s'enfuyaient des villes, supposé qu'alors il y eût des villes; ou, si vous aimez mieux, *bracmane* vient de *barak* par un *k*, qui veut dire *bénir* ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biscayens n'auraient-ils pas nommé les *brames* du mot *bran*, qui exprimait quelque chose que je ne veux pas dire? Ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejetant entièrement, on saurait moins et on saurait mieux. N'est-il pas vraisemblable que les *bracmanes* sont les premiers législateurs de la terre, les premiers philosophes, les premiers théologiens? Le peu de monuments qui nous restent de l'ancienne histoire ne forment-ils pas une grande présomption en leur faveur? puisque les premiers philosophes grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, et que les curiosités les plus antiques, recueillies par les empereurs de la Chine, sont toutes indiennes... Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun temps... Les Hébreux, qui furent connus si tard, ne nomment jamais les *bracmanes*; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'Alexandre, et leurs établissements dans l'Égypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal... On voit un singulier contraste entre les livres sacrés des Hébreux et ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix et la douceur; ils défendent de tuer les animaux; les livres hébreux ne parlent que de tuer, de massacrer hommes et bêtes; on y égorge tout au nom du Seigneur; c'est tout un autre ordre de choses... La doctrine de la métempsychose admise par les *bracmanes* vient d'une ancienne loi de se nourrir de lait de vache ainsi que de légumes, de fruits et de riz. Il parut horrible aux *bracmanes* de tuer et de manger sa nourrice; on eut bientôt le même respect pour les chèvres, les brebis, et pour tous les autres animaux; ils les crurent animés par des esprits célestes qui s'étaient autrefois révoltés contre le souverain de la nature, et qui, après avoir passé cinq mille ans dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondéra*, achevaient de se purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainsi que dans ceux des hommes. La nature du climat seconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchissante, et inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles... Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes, et plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant que les *bracmanes* et les pythagoriciens, après eux, aient cru que les âmes passaient successivement dans les corps des bêtes et des hommes. En conséquence, ils se persuadèrent, ou du moins ils dirent que les âmes des anges délinquants appartenait tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes; c'est une partie du roman du jésuite Bougeant, qui imagina que les diables sont envoyés dans les corps des animaux. Ainsi, de nos jours, au fond de l'Occident, un jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux... Les *bracmanes* prétendent que *Brama*, leur grand prophète, fils de Dieu, descendit parmi eux et eut plusieurs femmes; qu'après sa mort, celle de ses femmes qui l'aimait le plus se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme se brûla-t-elle, en effet, comme on prétend que Porcia, femme de Brutus, avala des charbons ardents pour rejoindre son mari? Ou est-ce une fable inventée par les prêtres? Y eut-il un *Brama* qui se donna en effet pour un prophète et pour un fils de Dieu? Il est à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la suite on vit des Zoroastres, des Bacchus. La fable s'empara de leur histoire, et qu'elle a toujours continué de faire partout. Dès que la femme du fils de Dieu se brûle, il faut bien que les dames de moindre condition se brûlent aussi; de là l'horrible coutume qui oblige les veuves indiennes à périr volontairement dans les flammes. Mais comment retrouveront-elles leurs maris, qui sont devenus chevaux, éléphants ou éperviers? Comment démêler précisément la bête que le défunt anime? Comment le reconnaître et être encore sa femme? Cette difficulté n'embarrasse point les théologiens indous; ils trouvent aisément des *distingo*, des solutions *in sensu composito*, *in sensu diviso*. La métempsychose n'est que pour les personnes du commun; ils ont pour les autres âmes une doctrine plus sublime. Ces âmes étant celles des anges jadis rebelles vont se purifiant; celles des femmes qui s'imolent sont béatifiées, et retrouvent leurs maris tout purifiés; enfin les prêtres ont raison, et les femmes se brûlent.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir tout ce qu'il y a d'innexécutable et d'erroné dans les articles qui confondent les adorateurs de Brahma avec les disciples de Confucius, les *brahmanes* avec les religieux bouddhistes, avec les prêtres de *Fô*, les doctrines bouddhiques avec celles du *brahmanisme*, qui parlent sérieusement du roi *Brachman*, qui voient dans Brahma une individualité histo-